

Brice KOUAKOU TCHUIGWA
Université de Dschang
kouakoutchuigwabrice@gmail.com

Violence verbale et dénégation de l'autre en contexte camerounais : une approche discursive de *Cœur du sahel* de Djaili Amadou Amal

Résumé

Le Cameroun est une mosaïque de cultures et d'ethnies où, des rapports interethniques sont très régulièrement sujets au repli identitaire assumé. L'univers discursif est bien souvent ici le théâtre des échanges communicatifs en proie à la violence verbale et à la dénégation de l'autre, en tant que sujet allogène. Partant du concept de l'interaction, cette contribution s'emploie à scruter l'impact de la pluriethnicité ou de la multiethnicité sur le discours des interactants dans l'univers romanesque. Les résultats de nos analyses révèlent que les locuteurs du champ discursif surfent sur des stéréotypes, des préjugés et autres outils langagiers pour réifier, chosifier et dénier l'altérité. En somme, cette étude montre comment le dispositif langagier est déployé dans une dynamique interactionnelle, à des fins suprématistes et hégémoniques.

Mots clés : Violence verbale- dénier- repli identitaire – multiethnicité – stéréotype

Abstract

Cameroon is a mosaic of cultures and ethnic groups where inter-ethnic relations are very regularly subject to assumed identity withdrawal. The discursive universe is very often here the theater of communicative exchanges prey to verbal violence and the denial of the other, as an alien subject. Starting from the concept of interaction, this contribution seeks to examine the impact of pluri-ethnicity or multi-ethnicity on the discourse of interactants in the novelistic universe. The results of our analyzes reveal that speakers in the discursive field surf on stereotypes, prejudices and other language tools to reify, objectify and deny otherness. In short, this study shows how the language device is deployed in an interactional dynamic, for supremacist and hegemonic ends.

Keywords: verbal abuse – denial – identity withdrawal – multi-ethnicity – stereotype

Introduction

S'il est admis aujourd'hui que le Cameroun est un espace social où foisonnent et s'imbriquent une pléthore d'ethnies riches et variées, il va sans dire que de cette pluriethnicité s'érigent des cloisons aux relents adversatifs et tribalistes. Dans ce contexte, les discours dans leur matérialité verbale sont empreints de stigmatisation sociale. Cet état des choses instaure un rapport de places entre les différents acteurs des échanges communicatifs. C'est ainsi que s'inscrivent dans les échanges verbaux des interactants, des préjugés et autres stéréotypes qui versent dans la violence verbale et la négation de l'autre⁵⁷. C'est du moins la problématique que soulève *Cœur du Sahel* (2022) de Djaili Adamou Amal, œuvre romanesque qui sémiotise l'espace social camerounais, dans une perspective véritablement rentable du phénomène de la violence verbale et de la négation de l'autre. L'objectif de cette contribution est donc de montrer sous la plume de Djaili Amadou Amal, que l'espace social de notre corpus est tributaire des pratiques discursives fécondes au discours hostile et au repli identitaire. D'où l'originalité de cette réflexion qui ambitionne de questionner le phénomène de la violence verbale et la négation de l'autre en contexte camerounais, ceci dans une perspective interactionnelle. Alors, comment les interactions mettent-elles en relief le phénomène de la violence verbale et la dénégation de l'autre dans l'œuvre ? C'est donc dire, que nous bâtissons notre investigation autour de deux concepts clés qui, tacitement, aiguillonnent la plume de Djaili A. Amal : la violence verbale et la dénégation de l'autre. L'interaction, terme structurant de la présente réflexion, sera convoquée au sens où l'entend Goffman (1973 : 23), c'est-à-dire « l'influence réciproque que les partenaires exercent sur leurs actions respectives lorsqu'ils sont en présence physique les uns les autres ». Ainsi montrerons-nous d'abord comment les pratiques langagières des interactants sont empreintes de violence verbale, laquelle s'inscrit dans un procès de négation de l'autre et ce, partant des considérations liées à l'ethnie, la tribu ou la classe sociale. Cette quête se propose d'aller au-delà des analyses formelles pour s'investir dans l'interprétation du matériel textuel. Mieux, il s'agira comme le reconnaît Catherine Kerbrat-Orecchioni (1980 : 181), de « reconstituer par conjecture l'intention sémantico-pragmatique ayant présidé à l'encodage » de notre support textuel, ceci à l'effet de voir comment l'hostilité de la matière verbale induit inéluctablement le rejet de l'autre.

1. La « violence verbale fulgurante » à caractère de dominance

La notion de violence verbale fulgurante, selon Claudine Moïse (2012 : 2), « est à considérer comme un processus global qui se

⁵⁷ Au sens où l'entendent Jacques BRES et al, in *L'autre en discours*, éds : Montpellier, Presses Universitaires de Montpellier III, p 4, « L'autre n'est pas seulement le destinataire, il est au principe de la parole du sujet, ce dont rend compte la notion de *clivage*. »

manifeste dans des « montées en tension », analysables d'un point de vue interactionnel, et où se jouent rapports de pouvoir, processus de catégorisation, identité du sujet et actions sociales ». Par le truchement des actes de langage dépréciatifs directs, la violence verbale fulgurante met aux prises des personnages dont la parole est empreinte de diatribe verbale à visée de domination. La socialité de *Cœur du Sahel* est sujette à cette montée en tension contextualisée qui se décline à travers des marqueurs discursifs insultants et des dénominations anthroponymiques réifiantes.

1.1. L'insulte argumentative dans l'interaction

L'insulte est un acte de langage qui résulte d'une situation ayant un caractère vexatoire. Elle est selon Diane Vincent et Geneviève Bernard Barbeau (2012 :2), un phénomène qui « permet à l'énonciateur de poser un jugement négatif sur autrui ou sur ses actions ». C'est un vocable qui traduit par essence un « énoncé d'émotion » (Plantin 1997), étant donné que dans sa formulation, « un élément nominal ou nominalisé, souvent exclamatif, est l'expression d'un cri de cœur » (Lagorgette 2004 citée par Diane Vincent et Geneviève Bernard Barbeau (2012 : 3). En lisant *Cœur du sahel* entre les lignes, on appréhende des discours dans lesquels affleure l'insulte comme modalité argumentative.

Dans les échanges verbaux qui meublent l'univers romanesque, abondent des paroles insultantes verbalisées au moyen des actes locutifs directs. On explorera une pluralité d'insultes produites sous le prisme d'une péjoration verbale abondante. Les extraits ci-dessous en font l'illustration : « [a] -Tu oublies ta condition ? **Sale vermine** !⁵⁸ Te voilà prétentieuse, Faydé ! Cette petite kaado est irrespectueuse. Elle prend la grosse tête ! On aura tout vu ! » (p.109).

Le personnage principal de l'œuvre au nom de Faydé, est sujette à caution dans une famille musulmane dans laquelle elle exerce comme ménagère. Ainsi, elle est très souvent l'objet de diatribe eu égard à son statut précaire et d'actant inférieur dans l'échelle des valeurs sociales. La tancer de « sale vermine » est une stratégie de réification. Ces propos constituent un acte argumentatif dont la charge illocutoire rappelle à Faydé sa condition sociale, elle qui a osé s'asseoir sur un tapis réservé à la famille. L'adjectif « sale » vient se greffer au substantif « vermine » pour exprimer emphatiquement la saleté et la nature nauséuse de Faydé. Il s'y dégage donc un « rapport de place ».

Dans cette même veine, l'une des épouses du maître des lieux au nom de Ayya traite Faydé de « petite idiote » :

[b] **Petite idiote** ! Tu veux me créer des problèmes avec Alhadji ou quoi ? Tu imagines ce qui va m'arriver si, à l'heure du dîner, le repas

⁵⁸ Nous utilisons le gras pour mettre en relief les occurrences qui font l'objet d'intérêt dans nos analyses.

n'est pas prêt ? Je peux être répudiée pour moins que ça. C'est un coup monté par certaines, j'en suis sûre ! (p.129)

Ces propos révèlent une stratégie discursive de réification de l'allocutaire Faydé. En effet, l'expansion immanente dans l'expression « petite idiote » a une portée descriptive permettant d'attribuer une qualité péjorative au sujet Faydé. Ainsi, l'adjectif « petite » renforce le degré de dénigrement de l'héroïne de par l'adjonction du substantif évaluatif « idiote ». Ils ont vocation à mettre en relief l'illettrisme et l'analphabétisme de Faydé, elle qui à son jeune âge ne fréquente pas et est ménagère de profession. Cela voudrait insinuer qu'elle est un jeune esprit faible et par conséquent manipulable. Cette réaction sous-entend que Faydé est un esprit vulnérable que les coépouses peuvent manipuler à des fins déstabilisatrices.

À la violence verbale perçue comme manifestation d'une colère non contenue s'invite dans bien de cas la violence physique. Toute chose qui perpète sur le sujet violenté une double violence – verbale et physique – manifestement déshumanisante. C'est ainsi que Déborah Meunier et Laurence Rosier (2012 : 10) pensent que « Les insultes verbales, déjà caractérisées comme déshumanisantes, sont couplées à des appels à la violence physique qui amplifient leur dimension outrageante ». C'est l'exemple du double supplice que Ayya fait subir à l'héroïne :

[c] « Faydé, **imbécile !** Tu as laissé brûler la sauce. L'odeur est horrible.

-Mais non... », commence Faydé en se redressant quand Ayya **lui assène une gifle des plus brutales.** (p. 140)

Qualifier Faydé d'imbécile est un acte performatif qui réitère emphatiquement le complexe de supériorité qui caractérise Ayya. Le dictionnaire *Le Petit Larousse*, éditions 2022 définit le mot « imbécile » comme ce qui est dépourvu d'intelligence. Si on s'en tient à ce sens dictionnaire, on comprendrait pertinemment que ce mot fait référence à son incapacité à raisonner, à son inintelligence. Cette insulte à l'endroit de Faydé insiste donc sur l'état irréfléchi des actes dont elle est l'objet et par conséquent, traduit son niveau intellectuel jugé insignifiant.

L'insulte revêt à bien d'égards un caractère sous-entendu quand dans l'échange communicatif, elle s'adresse tacitement à l'interlocuteur. Il faut dès lors s'investir dans l'exégèse des propos proférés pour déceler la teneur du véritable message. Plusieurs cas de figure illustrent clairement ces insultes adressées indirectement.

Lorsque Faydé prend service en tant que ménagère dans une famille typiquement musulmane, on lui oppose des préceptes et autres prescriptions auxquels elle sera tenue de respecter scrupuleusement.

[d] - On ne veut pas de désordre dans cette maison. Surtout, **prends une douche, tresse bien tes cheveux. Tu dois être propre,**

ajoute la première épouse en plissant le nez comme pour exprimer sa répugnance devant une odeur corporelle qu'elle ne supporterait pas. (p.30)

Dans le champ de ces indications d'usage portées à l'attention de Faydé, interfèrent subtilement des diatribes à son encontre. L'invite faite à cette dernière de « prendre une douche », de « bien tresser ses cheveux », « d'être propre » sous-entend qu'elle est une fille sale. L'effet perlocutoire de ces propos acte clairement le « manque d'hygiène » qui caractérise l'héroïne et par-là, révèle implicitement l'insulte. Ces constats ne sont aucunement faits par altruisme. Au contraire, ils sont de nature à humilier et rabaisser le personnage. Sa propreté à venir serait au vu de ces propos, la résultante d'un acte illocutoire préalablement posé.

Plus loin, un autre allomorphe de l'insulte se révèle également via des interrogations directes. C'est l'exemple de cette question adressée à Faydé : « [e] - **Tu n'as pas de poux, j'espère**, reprend la seconde épouse. Je ne voudrais surtout pas que tu les refiles à mes enfants » (p.30)

Cette interrogation cache mal l'insulte qui s'y dégage. Loin de marquer un désir de savoir, c'est une question rhétorique qui entérine indirectement la saleté du personnage. L'insulte y est sous-jacente et caricature l'héroïne dans une toile sombre et nauséuse.

L'insulte s'illustre aussi à travers des dénominations resémantisées. En effet, il s'agit de l'insulte au travers des vocables sémantiquement transmués. Cette transmutation charrie dans son processus une charge péjorative. Plusieurs occurrences rendent perceptibles ce procédé : « [f] - Tu n'es qu'une **villageoise**, Faydé. Tu ne comprends rien. Tais-toi ! » (p. 89)

Le substantif, « villageoise », du point de vue dictionnaire n'est en aucun cas péjorativement chargé. *Le Petit Larousse*, éditions 2022 le définit au sens de « habitant d'un village ». Son acception toponymique fait donc allusion à celui ou celle qui vit dans un village. Dans l'univers textuel, ledit village est perçu comme un espace social où vivent des paysans, des personnes peu évoluées, dont l'existence s'établit en marge de la modernité. Taxer Faydé de « villageoise » extrapole la dimension originelle de ce substantif, pour lui greffer un sens supplémentaire ayant une connotation péjorative. Ainsi donc, l'appellatif « villageoise » mis en contexte ici induit une insulte. Ladite insulte pourrait assimiler Faydé à quelqu'un de niais, sotté voire stupide.

Dans une veine similaire, faydé est étiquetée de « domestique » par son vis-à-vis discursif. « Dans les faits, l'insulte permet à l'énonciateur de poser un jugement négatif sur autrui ou sur ses actions. » Diane Vincent et al. (*op.cit* : 2). L'extrait ci-dessous le démontre à suffisance : « [g] - Tu te vantes ? Je te rappelle que tu n'es qu'une **domestique** dans cette maison. Pour qui te prends-tu pour oser me dire non ? » (p.114)

Le lexème « domestique » n'est pas péjoratif en soit. *Le Petit Larousse*, éditions 2022 lui voue le sens d'une personne qui effectue des tâches ménagères dans une maison. Son emploi contextuel est, connotativement péjoratif dans notre corpus. Rappeler à l'héroïne qu'elle n'est qu'une domestique est une insulte à son égard. On perçoit dans le procès une intentionnalité, celle de chosifier le personnage par le truchement de la sous-valorisation et/ou de la dévalorisation de son emploi. Comme qui dirait, être domestique est assimilable à être un sous-homme. Ce degré de dénigrement est davantage renforcé par la locution adverbiale de restriction « ne ... que » qui, traduit le caractère insignifiant du travail exercé par Faydé et par-là, son inconsistance dans l'échelle des valeurs liées au travail.

Au demeurant, un autre procédé d'insulte est mis en relief et exercé au travers d'une matérialité verbale indirecte. L'adresse ici est feinte à ceci près qu'elle ne s'inscrit pas dans le champ d'une interaction binaire. En fait, l'insulte est verbalisée dans une logique délocutoire feinte, où le locuteur construit « la non-personne » (Maingueneau 1990 : 15) en ignorant le véritable allocutaire. C'est une insulte qui s'opère sous le prisme de ce que Rosier (2006) a qualifié de « tiers-écoutant » dans une activité conversationnelle où existe un pseudo interlocuteur aucunement concerné par le discours.

Faydé est affublée d'insultes dans la socialité du texte par ce procédé linguistique. « [h] - Tu es malade ? On t'a envoutée ? Comment peux-tu manger dans le même plat qu'une kaado ? **Une domestique, paysanne et païenne !** » (p.109)

S'adressant directement à sa fille, la patronne de Faydé s'insurge contre l'accointance immanente entre Faydé la domestique et elle. Par un acte délocutif, elle feint de s'exprimer à sa fille, pourtant Faydé est indirectement le destinataire réel du message. Le procédé pragmatique en proie à l'élucider ici est l'*allusion*⁵⁹, puisqu'elle interagit directement avec sa fille en parlant de Faydé. L'insulte qui émane de cet échange est « une manière de s'opposer à un comportement, une manière d'être, une action ou une croyance, tout en cherchant un effet perlocutoire de modification de comportement ou d'excuse » Diane Vincent et *al.* (*op.cit* : 4).

Le même procédé est convoqué plus loin lorsque Bintou, qui est une amie et collègue à Faydé est découverte dans son activité de ménagère par son copain Sali. Bello, qui est un ami à Sali, connaît bien la condition socioprofessionnelle de cette dernière. C'est en de termes outrageants voire de mésestime qu'il peint ce personnage : « [i] - J'ignorais que tu prenais goût à te frotter aux **ordures**. Je ne pensais pas que tu affectionnais autant la **saleté** et la **vermin** ». (p.146)

⁵⁹ Nous l'énonçons ici au sens où l'entend Catherine Fromilhague (2010 : 129), c'est-à-dire une « référence implicite et oblique à un élément extérieur à l'univers de l'énoncé ».

Par un procédé d'acte de langage indirect, Bintou est vouée aux gémonies. Bello fait le procès de cette ménagère en mettant à contribution un vocabulaire essentiellement honnissant et méprisant. Même si on peut reconnaître qu'il interagit directement avec Sali, on ne peut pas se convaincre que Bintou est l'instance réceptrice réelle du message. Elle est ouvertement brocardée par une constellation de substantifs à caractère austère. « ordures », « saleté » et « vermine » sont donc des lexèmes mis en relief allégoriquement pour déprécier Bintou.

Au travers de divers procédés que nous avons pu explorer jusqu'ici, nous avons remarqué que « l'insulte » est un acte de langage dont la visée illocutoire est l'extériorisation d'un état mental. L'insulte aura été dans nos analyses une sorte de *performed self* (Goffman 1959 : 252), c'est-à-dire une représentation de l'insulteur. On aura donc compris que « l'insulte laisse voir l'insulteur comme un être qui affiche ses émotions (être outragé, être prompt à réagir, être agressif), mais, surtout, qui détient certains pouvoirs ou droits, notamment ceux de critiquer (de reconnaître les normes et de dénoncer les transgressions) et de recommander (dire de ne plus faire, dire de réparer, etc.) donc de se placer en position haute ... » Diane Vincent et al (*op.cit* : 3). L'insulté dans ce contexte discursif est assujéti à l'autorité de l'insulteur. Sa condition socioprofessionnelle le met en situation de faiblesse et par conséquent, de sujet subalterne soumis à l'hégémonie d'un pouvoir dominant. Cette insulte s'opère également au moyen des appellatifs anthroponymiques ayant une visée pamphlétaire.

1.2. L'évaluation dévalorisante de l'autre

Cœur du Sahel est un roman symptomatique d'une violence verbale qui se matérialise à travers le procédé de l'évaluation. Ladite évaluation a pour finalité de mépriser *l'autre*, de le rabaisser et le sous-estimer. Elle est assimilable à l'injure que nous définirons à la suite de Bonhomme comme « un acte de langage interlocutif à visée dégradante » (1999 : 27). L'évaluation en question n'est donc pas dépourvue de subjectivité, si elle n'est la subjectivité elle-même. Nous pouvons avoir un contenu plus exhaustif sur cette question si nous l'appréhendons au sens où l'entend Philippe Hamon :

[...] l'évaluation [...] peut être considérée comme l'intrusion ou l'affleurement, dans un texte, d'un savoir, d'une compétence normative du narrateur (ou d'un personnage évaluateur) distribuant, à cette intersection, des positivités ou des négativités, des réussites ou des ratages, des conformités ou des déviances, des excès ou des défauts, des dominantes ou des subordinations hiérarchiques, un acceptable ou un inacceptable, un convenable ou un inconvenant. (Hamon, 1984 : 22)

Ce fait langagier est assez récurrent dans la socialité de notre texte et il se manifeste de manière pluriforme.

Au rang de ses manifestations, l'évaluation s'opère par le jugement de certains anthroponymes. Lesdits anthroponymes ne sont pas comme on serait tenté de le croire de simples désignateurs. Tout comme les mots d'une langue, ils sont tributaires de significations. C'est fort de ce constat que Acharian Hratchia (1942 : 340) affirme que « chaque nom propre est un mot, un nom simple doté de signification ». Les informations ou sens qu'ils induisent peuvent parfois vouer leurs porteurs à une prédestination ou alors charrier tout un passé mémorable, voire toute une histoire positivement ou négativement reconstituée. Un anthroponyme peut faire l'objet de raillerie, surtout lorsque par condescendance, on y porte un jugement de valeur. C'est le cas de Faydé qui est prise à partie à cause du patronyme qu'elle porte : « [j] - **Faydé** ? C'est quoi ce nom **bizarre** ? Donc ta mère t'a trouvée ? Comme ça, par hasard, comme une pièce de monnaie par terre ! s'étonne-t-elle en éclatant d'un rire moqueur. » (p.31)

Le personnage Faydé porte un patronyme sémantiquement référencé. Il signifie en fulfuldé – la langue peule – une « trouvaille ». Par contre, sa patronne y jette un regard négatif en le qualifiant de « bizarre ». Ce jugement de valeur induit une charge axiologique péjorative, digne du dédain éprouvé à l'endroit de cette fille de ménage. De plus, cette lexie est suivie d'un point d'interrogation. Loin de marquer un désir de savoir, cette interrogation est la manifestation d'une question essentiellement émotive encline à la réprobation. Par ce procédé, elle heurte la sensibilité de Faydé en s'attaquant à ce qui fonde son essence, sa culture.

Aussi, remarquons-nous que le processus de nomination se réalise en termes de stigmatisation de l'autre. Les situations de communication qui caractérisent les échanges des acteurs de l'œuvre, mettent aux prises des entités de nomination qui ne sont pas que de simples actes de symbolisation référentielle. C'est pourquoi à la suite de Siblot, nous préférons parler de *nomination identitaire* car, « toute désignation d'autrui a pour particularité de requérir de la part de celui qui nomme une prise de position à l'égard de ce qui est nommé » (Siblot, 1998 : 15). Il renchérit ce point en arguant que « La nomination identitaire souscrit bien à la règle générale de la nomination qui lie praxis linguistique et praxis sociale, et les ethnonymes sont l'expression des rapports entretenus avec celui qu'on nomme » (op. cit : 38). Nous remarquerons donc que dans *Cœur du Sahel*, l'héroïne est autrement nommée que ce que prévoit son patronyme :

[k] - Tu oublies ta condition ? Sale vermine ! Te voilà prétentieuse, Faydé ! Cette petite **kaado** est irrespectueuse. Elle prend la grosse tête ! On aura tout vu ! (p. 109)

[l] - D'ailleurs, tu n'es qu'une **kaado** ! Et c'est avec moi que tu joues ta sainte nitouche alors que vous passez votre temps à coucher avec tout le monde ! (p. 114)

Le dénominatif « kadoo » est un emprunt lexical qui, dans la socioculture camerounaise et plus précisément Peul signifie « ceux qui ne sont pas peuls », ou alors ceux qui ne se reconnaissent pas comme tels. C'est un appellatif à coloration anthroponymique qui indique tacitement que, tous ceux qui en sont étiquetés, appartiennent à une classe dite « inférieure ». C'est en effet un appellatif péjoratif et méprisant employé pour désigner Faydé qui se voit par cette dénomination cataloguée comme « être inférieur », une dévalorisation somme toute abjecte. « kadoo » en cela est un terme injurieux.

L'évaluation des personnages se fait aussi au travers de l'insinuation. Le recours à ce procédé de l'implicite s'opère lorsque le locuteur tient des propos acerbes. C. Kerbrat-Orecchioni (1986 : 43) appréhende l'insinuation « comme étant en général un sous-entendu malveillant ». Le personnage choisit délibérément le langage de l'implicite, celui de laisser entendre plutôt que de faire entendre explicitement. Le contenu anecdotique de *Cœur du Sahel* est enclin à un langage du sous-entendu, de l'insinuation et donc, de l'implicite. « [m]- *Toutes les domestiques se ressemblent ! Elle ne vole pas, j'espère, lance la maigrichonne d'un air méprisant. Je ne supporte pas les domestiques qui ont la main longue !* » (p.30)

Alors que Faydé n'est qu'à son premier entretien d'embauche, il lui est d'ores et déjà opposé des préjugés malveillants. Elle est soumise à un interrogatoire qui frise la condescendance. La stratégie discursive employée à cet effet est l'insinuation à travers laquelle on sous-entend bien de choses. Vouloir savoir si Faydé vole insinue qu'elle est assimilable à une voleuse.

Plus encore, certains messages sont véhiculés à Faydé par le biais d'une constellation d'insinuations :

[n] Tu peux commencer demain. Très tôt. Et fais attention à toi. On ne veut pas de désordre dans cette maison. Surtout, prends une douche, tresse bien tes cheveux. Tu dois être propre, ajoute la première épouse en plissant le nez comme pour exprimer sa répugnance devant une odeur corporelle qu'elle ne supporterait pas (p. 30)

En proscrivant le désordre à Faydé par la modalité déclarative « On ne veut pas de désordre dans cette maison », on laisse présupposer que les ménagères sont très souvent à l'origine de certains palabres dans cette famille. À cette mise en garde, se greffe une succession d'injonctions à caractère ignoble. « prends une douche », « tresse bien tes cheveux », « Tu dois être propre » : telles sont les injonctions proférées à l'endroit de Faydé, lesquelles sont porteuses d'implicites. Il se décèle de ces propos des sous-entendus qui trahissent le regard que cette famille porte sur l'héroïne. Ces propos insinuent que Faydé est dans un piteux état, qu'elle est sale et pas présentable.

Ces critiques tous azimuts ne tarissent pas à l'encontre de l'héroïne. Elle est acculée de toute part par des questions qui cachent à peine le dédain manifesté à son égard : « [o] **Tu n'as pas de poux, j'espère,** reprend la seconde épouse. Je ne voudrais surtout pas que tu les refiles à mes enfants... » (p.30)

Cette interrogation est la manifestation de la répugnance que cette épouse éprouve à l'encontre de Faydé. Cette dame insinue par cette question que Faydé est une fille sale, dégoûtante et déplaisante. On y décrypte sans ambages une certaine répulsion et un malaise inavoué de la patronne.

En somme, nous avons remarqué que le corpus donne à prendre connaissance du destin d'une héroïne victime de la subjectivation d'un discours dominant empreint d'insultes, issu de diverses interactions qu'elle a eues au contact de ses patrons. Elle est accablée permanemment d'une joute verbale acerbe et essentiellement dépréciative, disqualifiante.

2. La Dénégation de l'autre dans l'interaction

L'œuvre *Cœur du Sahel* est un roman qui dépeint une société en proie au discours discriminatoire. Le point d'achoppement de ces discours est l'hétérogénéité issue des cultures qui se rencontrent et foisonnent dans un même univers. S'établit alors une société textuelle qui émerge « dans les productions langagières, de l'autre dénié, refoulé, indésirable » (Salih AKIN, 1998 : 85). Il s'agira pour nous, de questionner le procédé mis à contribution par les interactants pour construire leur identité et, d'appréhender l'activité de verbalisation de soi pour exclure l'autre ou alors d'exclure l'autre en le verbalisant.

2.1. La stigmatisation de l'autre par les déictiques

Dans *Cœur du Sahel*, l'autre dans la manifestation de l'interaction verbale est systématiquement marginalisé à travers certaines stratégies discursives. L'échange verbal se pose en termes de produit discriminatoire. En effet, on perçoit clairement comment « **le sujet se construit et s'inscrit dans sa parole selon la dialectique du même et de l'autre**⁶⁰ [...] dessine constamment un espace variable des mêmes où il s'engage et simultanément un espace des autres dont il se dégage » (Siblot, 1998 : 5). Les personnages ici sont représentatifs, par leur activité discursive, du groupe dont ils défendent le positionnement. Ces derniers « s'emploient constamment à se positionner à travers ce qu'ils disent, à s'affirmer en s'affirmant [...] à se valoriser et à surmonter les menaces de dévalorisation » (Maingueneau, 1990 : 18). Il n'y qu'à voir ici comment les acteurs du discours convoquent permanemment des déictiques pour dénier leur interlocuteur. Quelques extraits en font l'illustration : « [p]- Chut ! Il ne faut pas qu'on nous entende. Je te pose

⁶⁰ Le soulignement est de l'auteur.

la question parce que, chez **vous**, ce n'est pas comme chez **nous**, ajoute Leïla. Tout le monde dit que, chez **vous**, coucher avec un homme sans être mariée n'est pas un problème » (p. 128)

Dans ce discours de Leïla, prévaut inéluctablement une volonté de dire la suprématie et l'hégémonie de sa culture sur celle de Faydé. Le rejet de l'autre est perceptible ici à travers le croisement des syntagmes « chez nous » et « chez vous » qui marquent des effets de contraste. En opposant le *chez nous* au *chez vous*, elle opte pour un procédé discursif qui tend à prouver l'incompatibilité immanente entre les « valeurs » qui fondent et sous-tendent sa culture d'une part et, les mœurs légères qui caractérisent celle de Faydé d'autre part. Le « nous » devient dès lors un déictique antinomique voire antithétique au « vous ». Ces marqueurs discursifs induisent indubitablement une distanciation à caractère d'exclusion et de rejet de l'autre.

Cet état des choses se poursuit plus loin dans les échanges de Boukar et Faydé, deux tourtereaux qui vivent une idylle infructueuse :

[q] - Pas **chez nous**, Faydé, ni **chez vous** d'ailleurs. **Chez nous**, le mariage est surtout une question de relations, de dignité, de valeurs familiales et de préservation de ces valeurs. C'est l'entente et l'union de deux familles. L'amour, le sexe et l'intimité viendront après le mariage ou ne viendront jamais. Ce n'est pas le plus important. (p.143)

En empruntant un discours à teneur antinomique, Boukar érige par « l'ethos de groupe » (Micheli 2010 : 354-361), les valeurs que revêtent les liens du mariage dans sa culture. Ces propos charrient par contraste un ensemble de sous-entendus qui honnissent la culture de Faydé. De cette exhibition exprimée dans un chapelet de propos mélioratifs, se dégage à contrario, au mot par mot, une représentation des valeurs contraires. Boukar dénie ainsi Faydé en exprimant par interprétation oppositive, les mœurs qui fondent et éloignent leurs deux cultures. Un fait assez concluant pour légitimer leur impossible mariage.

Ce procédé de disqualification se matérialise davantage par l'usage des déictiques interlocutifs. « [r]- Comme si **vous** y alliez ! Coupe la deuxième épouse. On sait très bien que c'est pour **vous** l'occasion de **vous** promener et de faire n'importe quoi ». (p.32)

Faydé et sa collègue Srafata rangent leurs tabliers à la fin d'une journée de travail. Alors qu'elles rappellent à leur matrone qu'elles iront à l'église le lendemain dimanche, jour consacré pour leur repos, il leur est opposé des jugements péjoratifs. Le déictique « vous » est un vernis linguistique employé pour maquiller une dénomination plus outrageante. En réalité, ce pronom personnel désigne collectivement les filles de ménage, qu'on catalogue tacitement comme des personnes aux mœurs

légères. Derrière ce procédé se cache pour ainsi dire un préjugé, une perception toute négative et méprisante de la ménagère.

Plus loin, l'interaction verbale met en opposition de phase des déictiques qui ressortissent des croyances. « [s]- Quelle prière ? interrompt la première épouse avec dédain. Les chants au son des tambours, c'est ça que **vous** appelez prier ? Ça va, **on** sait. À demain ! À l'aube, évidemment ! » (p.33)

La dualistique « vous »/« on » représente deux entités de croyances mises en discours par le locuteur. La première entité est représentative des personnages d'obédience chrétienne, à savoir en l'occurrence Faydé et Srafata. C'est donc un « vous » discriminatoire, énoncé pour désigner ces chrétiennes de qui l'énonciatrice observe une certaine distance. L'usage du pronom indéfini « on » est loin de s'illustrer dans la dimension « caméléon » qu'on lui reconnaît. En fait, il peut se substituer à « je », désignant ainsi l'énonciatrice qui est d'obédience musulmane. La généralité induite par l'usage de l'indéfinition est une stratégie discursive de légitimation d'une idée personnelle en référence à la collectivité. Ce « on » peut être remplacé par le pronom « nous », mis pour les musulmans qui déprécient le *modus operandi* orchestré dans les chapelles chrétiennes. L'exégèse donne ainsi à lire clairement le primat d'une religion - l'islam - sur une autre - le christianisme - quand on prend en compte les propos aux relents satiriques de l'énonciatrice.

Cette coexistence des personnages aux obédiences distinctes, crée pour ainsi dire un malaise. Cela peut se lire à travers la réaction suivante de Leïla : « [t] - Oui Diddi, Faydé devrait avoir honte. Comment peux-tu manger alors que **les autres** jeûnent. Même pas un jour ? » (p. 89)

Ce discours met en opposition de phase un pronom « tu » et « les autres ». S'il est indéniable que le pronom personnel « tu » désigne sans ambages Faydé, l'expression « les autres » quant à elle laisse planer l'indéfinition. En en faisant une exégèse, l'expression « les autres » fait implicitement référence à tous ceux de la maisonnée qui observent le jeûne, à savoir les musulmans. Il s'en dégage des cloisons discursives qui mettent aux prises un « tu » et « les autres », respectivement relatifs d'une part à Faydé, d'obédience chrétienne et d'autre part, à tous les musulmans de la maison qui jeûnent à la grande indifférence de l'héroïne.

On aura remarqué au terme de ces analyses, que la récurrence des déictiques aura été régulièrement prégnante dans les interactions verbales de nos personnages, pour marquer leurs différences et observer des distances quand ça n'aura pas été des rejets. Ainsi, les propos analysés des personnages de *Cœur du Sahel* auront été empreints de discrimination, de marginalisation et de dénégation de l'autre. Leurs discours sont caractéristiques d'une dialectique de la *mêmeté* et l'*autre* en discours. Ce qui corrobore la pensée de Benveniste (1966 : 260) pour qui « la conscience de soi ne s'éprouve que par contraste ». L'analyse des

déictiques a donné à décrypter un sentiment réfractaire de l'acceptation de l'autre chez les personnages en charge de la parole. Ils sont constamment habités par une volonté de présenter une isotopie d'images dévalorisantes de leurs subalternes. Pour ce faire, ils mettent à contribution des stratégies discursives qui induisent implicitement cette dénégation de l'autre. Cette opération passe aussi parfois par des stéréotypes.

2.2. La dénégation de l'autre par les stéréotypes

La socialité de *Cœur du Sahel* met en scène des personnes qui s'adonnent bien souvent à l'usage des stéréotypes pour porter des jugements stigmatisants sur l'autre. Y faisant allusion, Fischer (1996 : 133) pense que les stéréotypes sont des « Manières de penser par clichés, qui désignent les catégories descriptives simplifiées basées sur des croyances et des images réductrices par lesquelles nous qualifions d'autres personnes ou d'autres groupes sociaux, objets de préjugés ». C'est en d'autres termes un procédé de subjectivation au truchement d'un discours dominant, qui procède d'une caractérisation altéritaie essentiellement dépréciative. La trame énonciative du corpus révèle à biens d'égards et de manière prégnante ces dispositifs stéréotypés.

Lors de son premier entretien d'embauche, Faydé est sujette à caution : « [u]- **Toutes les domestiques se ressemblent** ! Elle ne vole pas, j'espère, lance la maigrichonne d'un air méprisant. Je ne supporte pas les domestiques qui ont la main longue ! » (p.30)

La ressemblance à laquelle Faydé est assimilée référence à la péjoration. Elle fait figure de personnage à la caution morale douteuse. Faydé est victime d'une perception stéréotypée, perçue comme paradigme de catégorisation identitaire. Dire que « Toutes les domestiques se ressemblent » revient à dire que Faydé est victime d'un préjugé qui l'assimile aux domestiques qui ont pour coutume d'être malveillantes. Ce qui insinue que ces personnages ont en partage un dénominateur commun : l'immoralité.

Aussi note-t-on des stéréotypes évaluatifs textualisés dans les séquences énonciatives : « [v]- Faydé, je t'ai attendue trente minutes aujourd'hui pour que tu laves les vêtements du bébé, et je t'ai vue avec un livre dans les mains. Comme si tu savais lire ! **Une bonne qui lit** ! On aura tout vu dans cette maison. » (p.80)

Dans cette joute oratoire, nous remarquons une modalité exclamative ayant une fonction vocative sarcastique. Entre mépris et raillerie, Faydé est cataloguée subjectivement comme personnage analphabète. Cela corrobore la pensée de Jahoda (1964 : 694) qui estime que les stéréotypes sont des « Croyances concernant des classes d'individus, des groupes ou des objets qui sont préconçues, c'est-à-dire qui ne relèvent pas d'une appréciation neuve de chaque phénomène mais d'habitudes de

jugement et d'attentes routinières ». De plus, de cette modalité exclamative se dégage un acte présuppositionnel flagrant. Ce qui revient à dire que les domestiques qui ont précédé Faydé ont toujours toujours été des analphabètes, d'où la surprise de la locutrice.

Les personnages dominants de notre univers anecdotique ne tarissent pas de stéréotypes à l'encontre de leurs subalternes. Alors que Faydé est malade, on soupçonne une grossesse : « [w] - Ne joue pas l'innocente ! On sait à quel point **vous êtes légères**. Dès que vous arrivés en ville, avec deux ou trois mois de salaire, vous pensez être civilisées. Puis, à un moment ou à un autre, vous tombez enceinte ! » (p.121)

L'expression « vous êtes des filles légères », dispose d'un qualificatif « légères » qui traduit une caractérisation altéritaie péjorative. Ces propos proférés avec mépris à l'endroit de Faydé connotent péjorativement la précarité. De façon concrète, le statut social des domestiques les prédispose aux déviances et fléaux de toutes sortes. Le fait qu'elles évoluent dans la promiscuité induit une perception assez caricaturale de leur corporation. Mieux, c'est un stéréotype qui établit que les domestiques sont des filles aux cuisses légères. C'est donc dire, comme l'affirme Jahoda (ibidem) que le stéréotype « est une croyance qui ne se donne pas comme une hypothèse confirmée par des preuves mais est plutôt considérée, entièrement ou partiellement à tort, comme un fait établi ».

L'usage des stéréotypes se révèle aussi comme une volonté affirmée de chosification de l'autre. L'intervention suivante en est une belle illustration :

[x]- **On ne discute pas avec les domestiques et on n'est pas en concurrence avec ceux qui ne nous arrivent pas à la cheville**, Hapssi ! tranche sévèrement Alhadji Bakary. Une kaado-meere ! Cette fille ne représente pas une menace pour toi. Elle ne le sera jamais. Et je suis déçu que tu aies l'impudeur de la considérer comme une possible rivale. (p.167)

Le stéréotype est pris en charge dans cette réaction par la prétention affichée du locuteur. Dire qu'on ne discute pas avec les domestiques sous-entend qu'ils sont des sous-hommes tant et si bien qu'ils n'en valent pas la peine. Il va sans dire que ce discours s'inscrit dans une logique de dénie de l'autre et de sa dévalorisation. L'effet perlocutoire envisagé par cet acte délocutif, est la soustraction du zeste d'humanité qui demeure encore en Faydé. C'est une stratégie discursive qui vise à mobiliser des ressources performatives pour déchoir l'héroïne et ainsi, assurer son hégémonie et sa suprématie sur cette dernière.

Au demeurant, l'étude des discours des personnages en charge de la parole nous a amené à comprendre que la société de l'œuvre est dominée par un renchérissement de ce que Fosso (1994 : 18) appelle une

« ubiquité de l'antinomie ». La textualisation de ce sentiment adversatif et répulsif de l'autre trouve son écho favorable dans la convocation récurrente des stéréotypes. Lesdits stéréotypes sémiotisent le figement d'une société gangrenée par un complexe de supériorité affiché par les *mêmes* sur les *autres*. Alors, *Cœur du Sahel* donne à découvrir une société textuelle engluée dans le mépris et le rejet de l'autre du fait de sa différence.

Conclusion

En définitive, *Cœur du Sahel* de Djaili Amadou Amal en dépeignant une société imaginaire, met en scène des acteurs d'un échange communicatif qui entretiennent des rapports de pouvoir disproportionnés. En effet, l'œuvre présente les membres d'une formation discursive qui, versent dans une surenchère verbale dominante suivant la dialectique du même et de l'autre. Alors, notre travail d'inspiration sémantico-pragmatique avait pour dessein de montrer en quoi la socialité de l'œuvre est empreinte de violence verbale et de dénégation de l'autre. Des analyses effectuées par nos soins, il en ressort que le discours dominant dans l'œuvre est sujet d'un fort coefficient de péjoration, voire de domination. Du reste, la société textuelle est symptomatique d'un discours de l'insulte ayant pour visée de dévaloriser l'autre. Par ailleurs, il appert que ces acteurs de la parole déploient des stratégies discursives à partir desquelles ils évaluent pour sous-estimer leurs interlocuteurs. La trame narrative est pour ainsi dire, dominée par un discours de dénégation de l'autre. L'analyse des déictiques a permis de montrer comment s'opère le processus d'exclusion de l'autre par son interpellation. Mieux, la stéréotypie qui caractérise les interactions verbales a fini par dévoiler la configuration d'un univers socio-anthropologique aux mœurs contrastes et incompatibles. *Cœur du Sahel* est, s'il en était besoin, la transfiguration et la retranscription anecdotique d'une société, fut-elle imaginaire, victime de sa pluriethnicité et du caractère composite de ses classes sociales. C'est de ces différences que jaillissent toutes les tares que l'auteure de l'œuvre dénonce avec véhémence.

Références bibliographiques

- AKIN, S. (1998), « Stratégies langagières de la dénégation de l'autre », dans BRES, J. et *al.*, *L'autre en discours*, Montpellier, Presses Universitaires de Montpellier III, P.85-103.
- BENVENISTE, E. (1966), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- BONHOMME, M. (1999), « L'injure comme anticomunication », *Violence et langage*, Actes du XIX^e colloque d'Albi-Toulouse, Toulouse, Presses Universitaires de Toulouse, P.25-39.
- CLAUDINE, M. (2012), « Argumentation, confrontation et violence verbale fulgurante », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne],

- 8|2012, mis en ligne le 15 avril 2012, consulté le 07 juillet 2023. URL : <http://aad.revues.org/1260>.
- DEBORAH, M. et LAURENCE, R. (2012), « La langue qui fâche : quand la norme qui fâche suscite l'insulte », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 8|2012, mis en ligne le 15 avril 2012, consulté le 14 septembre 2023. URL : <http://aad.revues.org/1285>.
- DIANE, V. et GENEVIEVE, B. B. (2012), « Insulte, disqualification, persuasion et tropes communicationnels : à qui l'insulte profite-t-elle ? », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 8|2012, mis en ligne le 15 avril 2012, consulté le 02 mai 2023. URL : <http://aad.revues.org/1252>.
- DJAÏLI, A. A. (2022), *Cœur du Sahel*, Paris, Emmanuelle Collas.
- FISCHER, N-G. (1996), *Les domaines de la psychologie sociale : le champ du social*, Paris, Dunod.
- FOSSO (1994), « L'oxymore comme figure du surnaturel balzacien : le cas de *l'Élixir de longue vie* (1830) », *Écritures V*, Université de Yaoundé I, P.18-28.
- FROMILHAGUE, C. (2010), *Les figures de style*, Paris, Armand Colin.
- GOFFMAN, E. (1959), *The Presentation of self in Everyday Life*, New York, Doubleday.
- (1973), *Béatrice du Congo*, Paris, Présence Africaine.
- HRATCHIA, A. (1942), *Dictionnaire des anthroponymes arméniens*, V^e volume, Paris, Évéva.
- JAHODA, G. (1964), *Les conceptions enfantines de la nationalité : une étude critique des étapes de Piaget*, Université de Strathclyde Glasgow (Écosse) 35, P.1081-1092.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., 1980, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris : Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, 1986, *L'implicite*, Paris: Armand Colin.
- LAURENCE, R. (2006), *Petit traité de l'insulte*, Loveral, eds Labor.
- MAINGUENEAU, D. (1990a), *Approche de l'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette.
- MAINGUENEAU, D., (1990b), *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Bordas.
- MICHELI, R. (2010), *L'émotion argumentée. L'abolition de la peine de mort dans le débat parlementaire français*, Paris, Éditions du Cerf.
- PLANTIN, C. (1997), « L'argumentation dans l'émotion », *Pratiques*, N°96, P.81-100.
- SIBLOT, P. (1998), « De l'un à l'autre. Dialectique et dialogisme de la nomination identitaire », dans *L'autre en discours*, BRES, J. et al., Montpellier, Presses Universitaires de Montpellier III, P.15-23.